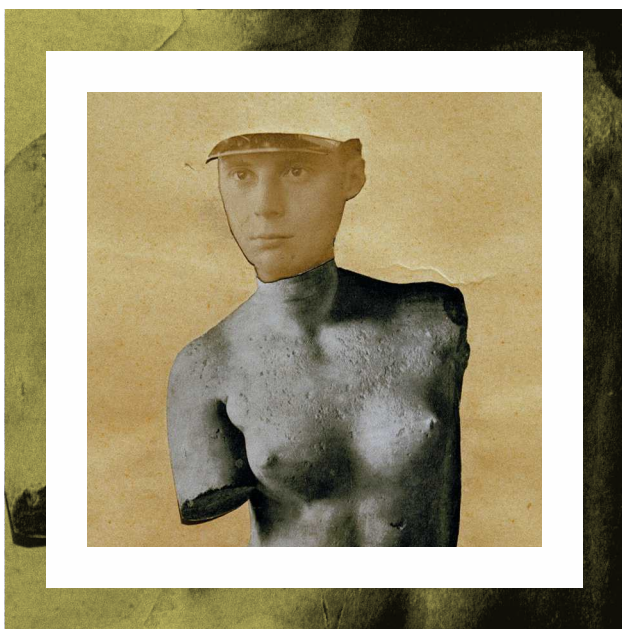


MICHEL FOUCAULT

présente

Herculine Barbin

dite Alexina B.



tel gallimard

COLLECTION TEL

Les Anciens aimaient à mettre en parallèle les vies des hommes illustres ; on écoutait parler à travers les siècles ces ombres exemplaires.

Les parallèles, je sais, sont faites pour se rejoindre à l'infini. Imaginons-en d'autres qui, indéfiniment, divergent. Pas de point de rencontre ni de lieu pour les recueillir. Souvent elles n'ont eu d'autre écho que celui de leur condamnation. Il faudrait les saisir dans la force du mouvement qui les sépare ; il faudrait retrouver le sillage instantané et éclatant qu'elles ont laissé lorsqu'elles se sont précipitées vers une obscurité où « ça ne se raconte plus » et où toute « renommée » est perdue. Ce serait comme l'envers de Plutarque : des vies à ce point parallèles que nul ne peut plus les rejoindre.

MICHEL FOUCAULT

Cet ouvrage a paru dans une collection, « Les vies parallèles », inaugurée par Michel Foucault à cette occasion, dont nous reproduisons en fac-similé la 4^e de couverture.

Michel Foucault

présente

Herculine Barbin

dite

Alexina B.

suivi de

Un scandale au couvent
d'Oscar Panizza

Préface de l'auteur

Postface d'Éric Fassin

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1978, 1994, 2014.
© Éditions La Différence, 2002, pour Un scandale au couvent.

*Couverture : Johannes Theodor Baargeld,
Luxation verticale typique comme présentation du Dada Baargeld,
autoportrait photomontage, 1920 (détail).
Kunsthaus, Zurich. Photo © akg-images.*

PRÉFACE

Le vrai sexe

par Michel Foucault¹

Ceci est, avec quelques ajouts, le texte français de la préface à l'édition américaine d'Herculine Barbin, dite Alexina B.² Cette édition comporte en appendice la nouvelle de Panizza, Un scandale au couvent, qui est inspirée par l'histoire d'Alexina ; Panizza avait dû la connaître à travers la littérature médicale de l'époque. En France, les mémoires d'Herculine Barbin ont été publiés aux Éditions Gallimard et « Un scandale au couvent » se trouve dans un recueil de nouvelles de Panizza, publié sous ce titre général par les éditions de La Différence. C'est René de Ceccaty qui m'avait signalé le rapprochement entre le récit de Panizza et l'histoire d'Alexina B.

1. « Le vrai sexe », *Arcadie*, 27^e année, n° 323, novembre 1980, pp. 617-625 ; repris dans *Dits et écrits, IV, 1980-1988*, éd. Daniel Defert et François Ewald, avec Jacques Lagrange, Gallimard, 1994, texte n° 287, pp. 115-123. La version américaine de ce texte (voir n. 2 ci-dessous) comporte de brefs ajouts, que Foucault ne relève pas ici, comme le chat et son sourire qu'Éric Fassin analyse dans sa postface (voir *infra*, p. 233). (N.d.É.)

2. « Introduction », in *Herculine Barbin, Being the Recently Discovered Memoirs of a Nineteenth Century French Hermaphrodite*, New York, Pantheon Books, 1980, pp. VII-XVII. (N.d.É.)

Avons-nous *vraiment* besoin d'un *vrai* sexe ? Avec une constance qui touche à l'entêtement, les sociétés de l'Occident moderne ont répondu par l'affirmative. Elles ont fait jouer obstinément cette question du « vrai sexe » dans un ordre de choses où on pouvait s'imaginer que seules comptent la réalité des corps et l'intensité des plaisirs.

Longtemps, toutefois, on n'a pas eu de telles exigences. Le prouve l'histoire du statut que la médecine et la justice ont accordé aux hermaphrodites. On a mis bien longtemps à postuler qu'un hermaphrodite devait avoir un seul, un vrai sexe. Pendant des siècles, on a admis tout simplement qu'il en avait deux. Monstruosité qui suscitait l'épouvante et appelait les supplices ? Les choses, en fait, ont été beaucoup plus compliquées. On a, c'est vrai, plusieurs témoignages de mises à mort, soit dans l'Antiquité, soit au Moyen Âge. Mais on a aussi une jurisprudence abondante et d'un tout autre type. Au Moyen Âge, les règles de droit — canonique et civil — étaient sur ce point fort claires : étaient appelés hermaphrodites ceux en qui se juxtaposaient, selon des proportions qui pouvaient être variables, les deux sexes. En ce cas, c'était le rôle du père ou du parrain (de ceux, donc, qui « nommaient » l'enfant), de fixer, au moment du baptême, le sexe qui allait être retenu. Le cas échéant, on conseillait de choisir celui des deux sexes qui paraissait l'emporter, ayant « le plus de vigueur » ou « le plus de chaleur ». Mais, plus tard, au seuil de l'âge adulte, lorsque venait pour lui le moment de se marier, l'hermaphrodite était libre de décider lui-même s'il voulait toujours être du sexe qu'on lui avait attribué, ou s'il préférerait l'autre. Seul impératif : n'en plus changer, garder jusqu'à la fin de ses jours celui qu'il avait déclaré alors, sous peine d'être

considéré comme sodomite. Ce sont ces changements d'option et non pas le mélange anatomique des sexes qui ont entraîné la plupart des condamnations d'hermaphrodites dont on a gardé la trace en France, pour la période du Moyen Âge et de la Renaissance.

[À partir du XVIII^e siècle¹], les théories biologiques de la sexualité, les conditions juridiques de l'individu, les formes de contrôle administratif dans les États modernes ont conduit peu à peu à refuser l'idée d'un mélange des deux sexes en un seul corps et à restreindre par conséquent le libre choix des individus incertains. Désormais, à chacun, un sexe, et un seul. À chacun son identité sexuelle première, profonde, déterminée et déterminante ; quant aux éléments de l'autre sexe qui éventuellement apparaissent, ils ne peuvent être qu'accidentels, superficiels ou même tout simplement illusoires. Du point de vue médical, cela veut dire qu'en présence d'un hermaphrodite il ne s'agira plus de reconnaître la présence de deux sexes juxtaposés ou entremêlés, ni de savoir lequel des deux prévaut sur l'autre ; mais de déchiffrer quel est le vrai sexe qui se cache sous des apparences confuses ; le médecin aura en quelque sorte à déshabiller les anatomies trompeuses et à retrouver, derrière des organes qui peuvent avoir revêtu les formes du sexe opposé, le seul vrai sexe. Pour qui sait regarder et examiner, les mélanges de sexes ne sont que des déguisements de la nature : les hermaphrodites sont toujours des « pseudo-hermaphrodites ». Telle est du moins la thèse qui a eu tendance à s'accréditer, au XVIII^e siècle, à travers un certain nombre d'affaires importantes et passionnément discutées.

1. Les passages entre crochets ne figurent pas dans l'édition américaine.

Du point de vue du droit, cela impliquait évidemment la disparition du libre choix. Ce n'est plus à l'individu de décider de quel sexe il veut être, juridiquement ou socialement ; mais c'est à l'expert de dire quel sexe la nature lui a choisi, et auquel par conséquent la société doit lui demander de se tenir. La justice, s'il faut faire appel à elle (lorsque, par exemple, quelqu'un est soupçonné de ne pas vivre sous son vrai sexe et de s'être abusivement marié), aura à établir ou à rétablir la légitimité d'une nature qu'on n'a pas suffisamment bien reconnue. Mais si la nature, par ses fantaisies ou accidents, peut « tromper » l'observateur et cacher pendant un temps le vrai sexe, on peut bien soupçonner aussi les individus de dissimuler la conscience profonde de leur vrai sexe et de profiter de quelques bizarreries anatomiques pour se servir de leur propre corps comme s'il était d'un autre sexe. En bref, les fantasmagories de la nature peuvent servir aux errements du libertinage. De là, l'intérêt *moral* du diagnostic *médical* du vrai sexe.

Je sais bien que la médecine du XIX^e siècle et du XX^e a corrigé beaucoup de choses dans ce simplisme réducteur. Nul ne dirait plus aujourd'hui que tous les hermaphrodites sont « pseudo- », même si on restreint considérablement un domaine dans lequel on faisait entrer autrefois, pêle-mêle, beaucoup d'anomalies anatomiques diverses. On admet aussi, avec d'ailleurs beaucoup de difficultés, la possibilité pour un individu d'adopter un sexe qui n'est pas biologiquement le sien.

Pourtant, l'idée qu'on doit bien avoir finalement un vrai sexe est loin d'être tout à fait dissipée. Quelle que soit sur ce point l'opinion des biologistes, on trouve au moins à l'état diffus, non seulement dans la psychiatrie,

la psychanalyse, la psychologie, mais aussi dans l'opinion courante, l'idée qu'entre sexe et vérité il existe des relations complexes, obscures et essentielles. On est, c'est certain, plus tolérant à l'égard des pratiques qui transgressent les lois. Mais on continue à penser que certaines d'entre elles insultent à « la vérité » : un homme « passif », une femme « virile », des gens de même sexe qui s'aiment entre eux : on est disposé peut-être à admettre que ce n'est pas une grave atteinte à l'ordre établi ; mais on est assez prêt à croire qu'il y a là quelque chose comme une « erreur ». Une « erreur » entendue au sens le plus traditionnellement philosophique : une manière de faire qui n'est pas adéquate à la réalité ; l'irrégularité sexuelle est perçue peu ou prou comme appartenant au monde des chimères. C'est pourquoi on se défait assez difficilement de l'idée que ce ne sont pas des crimes ; mais moins aisément encore de la suspicion que ce sont des « inventions » complaisantes¹, mais inutiles de toute façon et qu'il vaudrait mieux dissiper. Réveillez-vous, jeunes gens, de vos jouissances illusoires ; dépouillez vos déguisements et rappelez-vous que vous avez un sexe, un vrai.

Et puis on admet aussi que c'est du côté du sexe qu'il faut chercher les vérités les plus secrètes et les plus profondes de l'individu ; que c'est là qu'on peut le mieux découvrir ce qu'il est et ce qui le détermine ; et si pendant des siècles on a cru qu'il fallait cacher les choses du sexe parce qu'elles étaient honteuses, on sait maintenant que c'est le sexe lui-même qui cache les parties les plus secrètes de l'individu : la structure de

1. Dans l'édition américaine : « ... des inventions involontaires ou complaisantes... ».

ses fantasmes, les racines de son moi, les formes de son rapport au réel. Au fond du sexe, la vérité.

Au point de croisement de ces deux idées — qu'il ne faut pas nous tromper en ce qui concerne notre sexe, et que notre sexe recèle ce qu'il y a de plus vrai en nous —, la psychanalyse a enraciné sa vigueur culturelle. Elle nous promet à la fois notre sexe, le vrai, et toute cette vérité de nous-même qui veille secrètement en lui.

*

Dans cette étrange histoire du « vrai sexe », le mémoire d'Alexina Barbin est un document. Il n'est pas unique, mais il est assez rare. C'est le journal ou plutôt les souvenirs laissés par l'un de ces individus auxquels la médecine et la justice du XIX^e siècle demandaient avec acharnement quelle était leur véritable identité sexuelle.

Élevée comme une jeune fille pauvre et méritante dans un milieu presque exclusivement féminin et fortement religieux, Herculine Barbin, surnommée dans son entourage Alexina, avait été finalement reconnue comme un « vrai » garçon ; obligé de changer de sexe légal, après une procédure judiciaire et une modification de son état civil, il fut incapable de s'adapter à son identité nouvelle et finit par se suicider. Je serais tenté de dire que l'histoire était banale — n'étaient deux ou trois choses qui lui donnent une particulière intensité.

La date, d'abord. Vers les années 1860-1870, on est justement à l'une de ces époques où s'est pratiquée avec le plus d'intensité la recherche de l'identité dans l'ordre sexuel : sexe vrai des hermaphrodites, mais aussi identification des différentes perversions, leur classement, leur caractérisation, etc. ; bref, le problème de l'individu

et de l'espèce dans l'ordre des anomalies sexuelles. C'est sous le titre de *Question d'identité* que fut publiée en 1860 dans une revue médicale la première observation sur A. B.¹ ; c'est dans un livre sur la *Question médico-légale de l'identité*² que Tardieu a publié la seule partie de ses souvenirs qu'on ait pu retrouver. Herculine Adélaïde Barbin, ou encore Alexina Barbin, ou encore Abel Barbin, désigné dans son propre texte soit sous le prénom d'Alexina, soit sous celui de Camille, a été l'un de ces héros malheureux de la chasse à l'identité.

Avec ce style élégant, apprêté, allusif, un peu emphatique et désuet qui était pour les pensionnats d'alors non seulement une façon d'écrire, mais une manière de vivre, le récit échappe à toutes les prises possibles de l'identification. Le dur jeu de la vérité, que les médecins imposeront plus tard à l'anatomie incertaine d'Alexina, personne n'avait consenti à le jouer dans le milieu de femmes où elle avait vécu, jusqu'à une découverte que chacun retardait le plus possible et que deux hommes, un prêtre et un médecin, ont finalement précipitée. Ce corps un peu dégingandé, malgracieux, de plus en plus aberrant au milieu de ces jeunes filles parmi lesquelles il grandissait, il semble que nul, en le regardant, ne le percevait ; mais qu'il exerçait sur tous, ou plutôt sur toutes, un certain pouvoir d'envoûtement qui embrumait les yeux et arrêta sur les lèvres toute question. La chaleur que cette présence étrange donnait aux contacts, aux caresses, aux baisers qui couraient à

1. Chesnet, « Question d'identité ; vice de conformation des organes génitaux externes ; hypospadias ; erreur sur le sexe », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, t. XIV, 1^{re} partie, juillet 1860, pp. 206-209.

2. Tardieu (A.), *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels*, Paris, Baillière, 2^e éd., 1874.

travers les yeux de ces adolescentes était accueillie par tout le monde avec d'autant plus de tendresse que nulle curiosité ne s'y mêlait. Jeunes filles faussement naïves ou vieilles institutrices qui se croyaient avisées, toutes étaient aussi aveugles qu'on peut l'être dans une fable grecque, quand elles voyaient sans le voir cet Achille gringalet caché au pensionnat. On a l'impression — si du moins on prête foi au récit d'Alexina — que tout se passait dans un monde d'élangs, de plaisirs, de chagrins, de tiédeurs, de douceurs, d'amertume, où l'identité des partenaires et surtout celle de l'énigmatique personnage autour duquel tout se nouait étaient sans importance.

[Dans l'art de diriger les consciences, on utilise souvent le terme de « discrétion ». Mot singulier qui désigne la capacité de percevoir les différences, de discriminer les sentiments et jusqu'aux moindres mouvements de l'âme, de débusquer l'impur sous ce qui paraît pur et de séparer dans les élangs du cœur ce qui vient de Dieu et ce qui est insufflé par le Séducteur. La discrétion distingue, à l'infini s'il le faut ; elle a à être « indiscreète », puisqu'elle a à fouiller les arcanes de la conscience. Mais, par ce même mot, les directeurs de conscience entendent aussi l'aptitude à garder la mesure, à savoir jusqu'où ne pas aller trop loin, à se taire sur ce qu'il ne faut pas dire, à laisser au bénéfice de l'ombre ce qui deviendrait dangereux à la lumière du jour. On peut dire qu'Alexina a pu vivre pendant longtemps dans le clair-obscur du régime de « discrétion » qui était celui des couvents, des pensions et de la monosexualité féminine et chrétienne. Et puis — ce fut son drame — elle est passée sous un tout autre régime de « discrétion ». Celui de l'administration, de la justice et de la médecine. Les nuances, les différences subtiles qui étaient

reconnues dans le premier n'y avaient plus cours. Mais ce qu'on pouvait taire dans le premier devait être dans le second manifesté et clairement partagé. Ce n'est plus, à vrai dire, de discrétion qu'il faut parler, mais d'analyse.]

Les souvenirs de cette vie, Alexina les a écrits une fois découverte et établie sa nouvelle identité. Sa « vraie », et « définitive », identité. Mais il est clair que ce n'est pas du point de vue de ce sexe enfin trouvé ou retrouvé qu'elle écrit. Ce n'est pas l'homme qui parle enfin, essayant de se rappeler ses sensations et sa vie du temps qu'il n'était pas encore « lui-même ». Quand Alexina rédige ses mémoires, elle n'est pas très loin de son suicide ; elle est toujours pour elle-même sans sexe certain ; mais elle est privée des délices qu'elle éprouvait à n'en pas avoir ou à n'avoir pas tout à fait le même que celles au milieu desquelles elle vivait, et qu'elle aimait, et qu'elle désirait si fort. Ce qu'elle évoque dans son passé, ce sont les limbes heureuses d'une non-identité, que protégeait paradoxalement la vie dans ces sociétés fermées, étroites et chaudes, où on a l'étrange bonheur, à la fois obligatoire et interdit, de ne connaître qu'un seul sexe ; [ce qui permet d'en accueillir les gradations, les moirures, les pénombres, les coloris changeants comme la nature même de leur nature. L'autre sexe n'est pas là avec ses exigences de partage et d'identité, disant : « Si tu n'es pas toi-même, exactement et identiquement, alors tu es moi. Présomption ou erreur, peu importe ; tu serais condamnable si tu en restais là. Rentre en toi-même ou rends-toi et accepte d'être moi. » Alexina, me semble-t-il, ne voulait ni l'un ni l'autre. Elle n'était pas traversée de ce formidable désir de rejoindre l'« autre sexe » que connaissent certains

qui se sentent trahis par leur anatomie ou emprisonnés dans une injuste identité. Elle se plaisait, je crois, dans ce monde d'un seul sexe où étaient toutes ses émotions et tous ses amours, à être « autre » sans avoir jamais à être « de l'autre sexe ». Ni femme aimant les femmes ni homme caché parmi les femmes. Alexina était le sujet sans identité d'un grand désir pour les femmes ; et, pour ces mêmes femmes, elle était un point d'attraction de leur féminité et pour leur féminité, sans que rien les force à sortir de leur monde entièrement féminin.]

La plupart du temps, ceux qui racontent leur changement de sexe appartiennent à un monde fortement bisexuel ; le malaise de leur identité se traduit par le désir de passer de l'autre côté — du côté du sexe qu'ils désirent avoir ou auquel ils voudraient appartenir. Ici, l'intense monosexualité de la vie religieuse et scolaire sert de révélateur aux tendres plaisirs que découvre et provoque la non-identité sexuelle, quand elle s'égaré au milieu de tous ces corps semblables.

*

Ni l'affaire d'Alexina ni ses souvenirs ne semblent avoir, à l'époque, soulevé beaucoup d'intérêt¹. A. Dubarry, un polygraphe auteur de récits d'aventures et de romans médico-pornographiques, comme on les aimait tant à l'époque, a manifestement emprunté pour son *Hermaphrodite* plusieurs éléments à l'histoire d'Herculine

1. Dans l'édition américaine : « ... beaucoup d'intérêt. Dans son immense inventaire des cas d'hermaphroditisme, Neugebauer en donne un résumé et une assez longue citation », avec la note suivante : « Neugebauer (F. L. von), *Hermaphroditismus beim Menschen*, Leipzig, 1908, p. 748. À noter que l'éditeur place de manière erronée le nom d'Alexina sous un portrait qui n'est manifestement pas le sien. »

Barbin. Mais c'est en Allemagne que la vie d'Alexina a trouvé un très remarquable écho. Il s'agit d'une nouvelle de Panizza, intitulée *Un scandale au couvent*¹. Que Panizza ait eu, par l'ouvrage de Tardieu, connaissance du texte d'Alexina, il n'y a rien d'extraordinaire : il était psychiatre et il a fait un séjour en France au cours de l'année 1881. Il s'y intéressa plus à la littérature qu'à la médecine, mais le livre sur la *Question médico-légale de l'identité* a dû lui passer entre les mains, à moins qu'il ne l'ait trouvé dans une bibliothèque allemande quand il y revint en 1882 et exerça pour quelque temps son métier d'aliéniste. La rencontre imaginaire entre la petite provinciale française au sexe incertain et le psychiatre frénétique qui devait mourir à l'asile de Bayreuth a de quoi surprendre. D'un côté, des plaisirs furtifs et sans nom qui croissent dans la tiédeur des institutions catholiques et des pensions de jeunes filles ; de l'autre, la rage anticléricale d'un homme chez qui s'entrelaçaient bizarrement un positivisme agressif et un délire de persécution au centre duquel trônait Guillaume II. D'un côté, d'étranges amours secrètes qu'une décision des médecins et des juges allait rendre impossibles ; de l'autre, un médecin qui après avoir été condamné à un an de prison pour avoir écrit le *Concile d'amour*², l'un des textes les plus « scandaleusement » antireligieux d'une époque qui n'en a pourtant pas manqué, fut chassé de Suisse, où il avait cherché refuge, après « un attentat » sur une mineure.

1. Panizza (O.), *Un scandale au couvent* (trad. J. Bréjoux), recueil de nouvelles extraites de *Visionen der Dämmerung*, Munich, G. Müller, 1914 (*Visions du crépuscule*, Paris, Éd. de la Différence, 1979).

2. Panizza (O.), *Das Liebeskonzil. Eine Himmelstragödie in fünf Aufzügen*, Zurich, Verlag Magazin, 1895 (*Le Concile d'amour : tragédie céleste*, trad. J. Bréjoux, Paris, J.-J. Pauvert, 1960).

Le résultat est assez remarquable. Panizza a conservé quelques éléments importants de l'affaire : le nom même d'Alexina B., la scène de l'examen médical. Il a, pour une raison que je saisis mal, modifié les rapports médicaux (peut-être parce que utilisant ses propres souvenirs de lecture sans avoir le livre de Tardieu sous la main il s'est servi d'un autre rapport qu'il avait à sa disposition et qui concernait un cas un peu semblable). Mais il a surtout fait basculer tout le récit. Il l'a transposé dans le temps, il a modifié beaucoup d'éléments matériels et toute l'atmosphère ; et, surtout, il l'a fait passer du mode subjectif à la narration objective. Il a donné à l'ensemble une certaine allure « XVIII^e siècle » : Diderot et *La Religieuse* n'ont pas l'air d'être bien loin. Un riche couvent pour jeunes filles de l'aristocratie ; une supérieure sensuelle portant à sa jeune nièce une affection équivoque ; des intrigues et des rivalités entre les religieuses ; un abbé érudit et sceptique ; un curé de campagne crédule et des paysans qui saisissent leurs fourches pour chasser le diable : il y a là tout un libertinage à fleur de peau et tout un jeu à moitié naïf de croyances pas tout à fait innocentes, qui sont tout aussi éloignés du sérieux provincial d'Alexina que de la violence baroque du *Concile d'amour*.

Mais en inventant tout ce paysage de galanterie perverse, Panizza laisse volontairement au centre de son récit une vaste plage d'ombre : là précisément où se trouve Alexina. Sœur, maîtresse, collégienne inquiétante, chérubin égaré, amante, amant, faune courant dans la forêt, incube qui se glisse dans les dortoirs tièdes, satyre aux jambes poilues, démon qu'on exorcise — Panizza ne présente d'elle que les profils fugitifs sous lesquels les autres la voient. Elle n'est rien d'autre,

elle le garçon-fille, le masculin-féminin jamais éternel, que ce qui passe, le soir, dans les rêves, les désirs et les peurs de chacun. Panizza n'a voulu en faire qu'une figure d'ombre sans identité et sans nom, qui s'évanouit à la fin du récit sans laisser de trace. Il n'a même pas voulu la fixer par un suicide où elle deviendrait comme Abel Barbin un cadavre auquel des médecins curieux finissent par attribuer la réalité d'un sexe mesquin.

Si j'ai rapproché ces deux textes et pensé qu'ils méritaient d'être republiés ensemble, c'est d'abord parce qu'ils appartiennent à cette fin du XIX^e siècle qui a été si fortement hantée par le thème de l'hermaphrodite — un peu comme le XVIII^e l'avait été par celui du travesti. Mais aussi parce qu'ils permettent de voir quel sillage a pu laisser cette petite chronique provinciale, à peine scandaleuse, dans la mémoire malheureuse de celui qui en avait été le personnage principal, dans le savoir des médecins qui ont eu à intervenir et dans l'imagination d'un psychiatre qui marchait, à sa manière, vers sa propre folie.

Mes souvenirs

J'ai vingt-cinq ans, et, quoique jeune encore, j'approche, à n'en pas douter, du terme fatal de mon existence.

J'ai beaucoup souffert, et j'ai souffert seul ! seul ! abandonné de tous ! Ma place n'était pas marquée dans ce monde qui me fuyait, qui m'avait maudit. Pas un être vivant ne devait s'associer à cette immense douleur qui me prit au sortir de l'enfance, à cet âge où tout est beau, parce que tout est jeune et brillant d'avenir.

Cet âge n'a pas existé pour moi. J'avais, dès cet âge, un éloignement instinctif du monde, comme si j'avais pu comprendre déjà que je devais y vivre étranger.

Soucieux et rêveur, mon front semblait s'affaisser sous le poids de sombres mélancolies. J'étais *froide*, timide, et, en quelque sorte, insensible à toutes ces joies bruyantes et ingénues qui font épanouir un visage d'enfant.

J'aimais la solitude, cette compagne du malheur, et, lorsqu'un sourire bienveillant se levait sur moi, j'en étais *heureuse*, comme d'une faveur inespérée.

Comme mon enfance, une grande partie de ma

jeunesse s'écoula dans le calme délicieux des maisons religieuses.

Des maisons véritablement pieuses, des cœurs droits et purs présidèrent à mon éducation. J'ai vu de près ces sanctuaires bénis où s'écoulent tant d'existences qui, dans le monde, eussent été brillantes et enviées.

Les modestes vertus que j'ai vues briller n'ont pas peu contribué à me faire comprendre et aimer la religion vraie, celle du dévouement, et de l'abnégation.

Plus tard, au milieu des orages et des fautes de ma vie, ces souvenirs m'apparaissaient comme autant de visions célestes, et dont la vue fut pour moi un baume réparateur.

Mes seules distractions, à cette époque, furent les quelques jours que j'allais passer chaque année dans une noble famille, où ma mère était traitée en amie bien plus qu'en gouvernante. Le chef de cette famille était l'un de ces hommes mûris par les malheurs d'une époque sinistre et désastreuse.

La petite ville de L... où je suis *née* possédait et possède encore un hospice civil et militaire. Une partie de ce vaste établissement était affectée spécialement au traitement des malades des deux sexes, nombre toujours considérable auquel, comme je l'ai dit, venait se joindre celui non moins grand que fournissait la garnison de la ville.

L'autre partie de la maison appartenait tout entière à la jeunesse orpheline et abandonnée qu'une naissance, presque toujours le fruit du crime ou du malheur, a laissée sans soutien dans ce monde. Pauvres êtres, frustrés dès le berceau des caresses d'une mère !

Ce fut dans cet asile de la souffrance et du malheur que je passai quelques années de mon enfance.

J'ai à peine connu mon malheureux père, qu'une mort foudroyante vint ravir trop tôt à la douce affection de ma mère, dont l'âme vaillante et courageuse essaya vainement de lutter contre les envahissements terribles de la pauvreté qui nous menaçait.

Sa situation avait éveillé l'intérêt de quelques nobles cœurs ; on la plaignit vivement, et bientôt des offres généreuses lui furent faites par la digne supérieure de la maison de L...

Grâce à l'influence d'un administrateur, membre distingué du barreau de la ville, je fus *admise* dans cette sainte maison, où je devins l'objet de soins tout particuliers, bien que je vécusse parmi les enfants sans mère, élevées dans ce touchant asile.

J'avais alors sept ans, et j'ai encore présente à l'esprit la scène déchirante qui y précéda mon entrée.

Le matin de ce jour j'ignorais absolument ce qui allait se passer quelques heures après mon lever ; ma mère m'ayant fait sortir comme dans un but de promenade, me conduisit en silence à la maison de L... où m'attendait la digne supérieure ; elle me prodigua les plus affectueuses caresses, pour me cacher sans doute les larmes que répandait en silence ma pauvre mère qui, après m'avoir longtemps *embrassée*, s'éloigna tristement, sentant que son courage était épuisé.

Son départ me serra le cœur, en me faisant comprendre que, désormais, j'appartenais à des mains étrangères.

Mais à cet âge les impressions durent peu, et ma tristesse céda devant les distractions nouvelles qui me furent offertes dans ce but. Tout m'étonna d'abord ; la vue de ces vastes cours, peuplées d'enfants ou de malades, le silence religieux de ces longs corridors

MICHEL FOUCAULT

présente

Herculine Barbin

dite Alexina B.

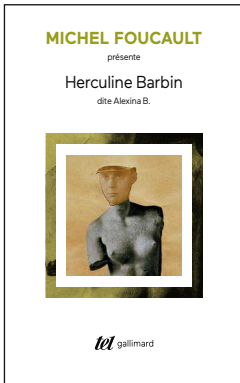
En 1868, à Paris, un homme se donne la mort en laissant à la postérité un manuscrit autobiographique. C'est l'« Histoire d'Alexina B. » que publiera en 1874 le médecin légiste Ambroise Tardieu. Pour celui-ci, il s'agit des « souvenirs et impressions d'un individu dont le sexe avait été méconnu », bref, d'un « pseudo-hermaphrodite ». À plus de vingt et un ans, Herculine Adélaïde Barbin, surnommée Alexina, devenait en effet Abel en changeant de sexe à l'état civil. Sa plume passionnée raconte les tourments et les émois de la jeune fille, et son récit s'achève sur l'amer désespoir de l'homme.

En 1978, Michel Foucault publie ce document remarquable, assorti d'un dossier historique. À l'assignation médicale d'un « vrai sexe », le philosophe de l'*Histoire de la sexualité* répond, dans la préface qu'il donne à la traduction américaine en 1980, en invoquant les « délices » d'une vie « sans sexe certain ».

Outre cette préface et la nouvelle *Un scandale au couvent* du médecin allemand Oscar Panizza, l'ouvrage est enrichi d'une postface d'Éric Fassin qui souligne combien le développement des *gender studies* mais aussi celui du mouvement « intersexe » engagent aujourd'hui à relire ce récit remarquable où Herculine / Abel s'invente un « vrai genre ».

Préface de l'auteur

Postface d'Éric Fassin



Herculine Barbin dite Alexina B.
Michel Foucault

Cette édition électronique du livre
Herculine Barbin dite Alexina B. de Michel Foucault
a été réalisée le 3 juin 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072918049 - Numéro d'édition : 372703).
Code Sodis : U35095 - ISBN : 9782072918063.
Numéro d'édition : 372705.